

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e) — Téléph. CENTRAL 60-70

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e) — Téléph. CENTRAL 80-02

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Les Propositions de M. de Bethmann-Hollweg

Les Neutres acceptent de les transmettre

Le Cabinet Autrichien démissionne

L'Hypothèse de la guerre à outrance

...Alors, faites la guerre !..

Faites la paix, sinon faites la guerre, disions-nous hier à propos des offres de conversation — car il ne s'agit pas encore de propositions de paix — formulées par M. de Bethmann-Hollweg au nom de l'Allemagne et de ses alliés.

De nombreux députés ont dit hier la même chose au cours du débat engagé sur la politique générale du Cabinet. Ils demandent, à la tête de la nation, des chefs de guerre qui aient fait leurs preuves dans la guerre.

Il apparaît que ce n'est pas sans raison.

Quand on parcourt la presse allemande on s'aperçoit que parmi celle-ci (les journaux qui se sont toujours classés en dehors des « bourreaux de crânes » d'outre-Rhin, le *Berliner Tageblatt*, par exemple, mis à part) les organes du centre et de la droite sont unanimes à faire entendre de nouvelles menaces. Il faut dire qu'ils sont fort mécontents ou du moins qu'ils paraissent l'être de ce que M. de Bethmann-Hollweg ait — c'est leur expression — mis le Reichstag devant un fait accompli. Ceux-là ne veulent pas la paix. Ils espèrent que les conversations entre M. de Bethmann-Hollweg et les ennemis de l'Allemagne ne s'engageront pas, et, en attendant mieux, ils triomphent déjà du refus de la sauvegarde des intérêts allemands en Italie.

Le ministre de Suisse à Rome a été chargé de donner connaissance au gouvernement italien de la note allemande.

On ne fait une semblable proposition qu'une fois au cours d'une guerre, écrit le *Dernières Nouvelles de Leipzig*, qui passent pour être l'organe du Kronprinz, et si jamais nos ennemis la refusent, alors nous assisterons à une reprise de la guerre dont l'acharnement et la sauvagerie dépasseront tout ce qu'on a vu jusqu'ici.

Si l'Entente repousse la main que nous lui tendons, nous serons définitivement débarrassés de tous les égards dont nous nous étions chargés.

Nous nous déclarons prêts à déposer les armes, dit le *Nouveau Journal de Stuttgart* ; si les autres ne le sont pas, nous n'en serons pas responsables. Alors nous continuerons de combattre avec toute l'âpreté que commande une colère juste et morale. Si alors la voix du peuple s'élève pour exiger l'emploi de tous les moyens de combat, même les plus énergiques, aucun gouvernement ne pourra plus lui refuser cette satisfaction. Aucun neutre, plus ou moins sincèrement neutre, ne devra plus nous importuner par des réclamations de fausse humanité.

Et la *Zürcher Post* dit crûment : « Au cas où les propositions allemandes seraient refusées, celle-ci continuerait la guerre avec acharnement, une guerre sans égards, une guerre au couteau. »

Si je donne ces textes, c'est pour bien montrer combien il est indispensable que la France ait les chefs qu'exige la situation et que les puissances de l'Entente marchent désormais unies, non seulement sur les traités et grâce à des échanges fréquents de télégrammes, mais encore en fait : par l'unité de conscription.

D'ailleurs, il n'est pas sûr que ce soient les violents qui l'emportent en Allemagne. Le pays est visiblement fatigué, — je ne dis pas épuisé. Il est certain que le peuple allemand veut la paix, et il semble bien que la *Nouvelle Presse Libre* exprime à ce sujet l'opinion populaire.

Les puissances centrales, écrit-elle, sont animées d'un esprit de modération susceptible d'amener non seulement une paix durable, mais encore une réconciliation entre les peuples. Nous parlons à nos ennemis, nous faisons appel aux nations neutres qui n'ont pas encore été détruites par la guerre ; et nous leur offrons des négociations en vue d'une paix juste et profitable.

M. le président du Conseil semble d'ailleurs parfaitement compris et

danger qu'il y aurait à rétablir à notre détriment l'unité allemande et à grouper nos ennemis autour des fous furieux qui se refusent à voir les nécessités de la situation.

« Ce que j'apporte à la tribune, a-t-il dit, ce sont de simples impressions. »

Il ne pouvait, en effet, apporter autre chose, puisque pour l'instant aucune communication officielle n'a été faite. Quoi qu'il en soit, à moins d'un miracle, il faut s'attendre à une reprise prochaine des hostilités avec une violence redoublée. L'Allemagne et ses alliés joueront leur va-tout. Ils ont évidemment des moyens en réserve, comme en possède l'Entente. Sachons ne pas nous payer de mots, regardons la situation en face : jamais elle n'est apparue aussi tragique.

M. Briand évoquait hier l'exemple de la Convention. Rappelons à notre tour que les armées de la Convention appartaient la liberté aux peuples : nous attendons une déclaration solennelle du gouvernement de la République pour faire entendre à nos alliés, autant qu'aux neutres et à nos ennemis, que nous luttons toujours pour l'indépendance des nations, de toutes les nations.

Est-ce si difficile à dire ?

Général N.

Les neutres et l'offre de paix

Berne, 12 décembre. — L'Allemagne a demandé au Conseil fédéral de transmettre au gouvernement italien la note contenant la proposition de négociations de paix.

Ainsi qu'on sait, la Suisse s'est chargée de la sauvegarde des intérêts allemands en Italie.

Le ministre de Suisse à Rome a été chargé de donner connaissance au gouvernement italien de la note allemande.

AUX ETATS-UNIS

Londres, 14 décembre. — Le correspondant du *Times* à Washington câble que, suivant les commentaires de la presse, l'offre de paix allemande a subi un échec complet.

Les principaux journaux disent qu'il est impossible pour les Alliés de la prendre au sérieux.

L'opinion des neutres, particulièrement aux États-Unis, est que les Alliés ne peuvent accepter la paix, sinon à leurs propres conditions ; la conclusion d'une autre façon, ce serait assurer la répétition des honneurs dont le monde est actuellement le témoin. — (Information.)

EN HOLLANDE

Londres, 14 décembre. — D'Amsterdam au *Times* : « Dans les milieux même favorables à l'Allemagne, le langage de la note est reconnu comme peu propre à atteindre le but désiré. »

« Les journaux hollandais pensent cependant qu'il est impossible d'apprécier des conditions de paix qu'on ne connaît pas encore. — (Information.) »

EN SUISSE

Lausanne, 14 décembre. — La *Nouvelle Gazette de Zurich* écrit :

« La note allemande a pour but de faire une impression politique en Allemagne afin de permettre au gouvernement de demander de plus grands sacrifices au peuple et, en cas de refus, de pouvoir recommencer la guerre sous-marine à outrance, même si l'Amérique menace l'Allemagne de déclaration de guerre. — (Information.) »

La démission du Cabinet autrichien

Londres, 14 décembre. — Le cabinet autrichien est démissionnaire depuis hier soir. L'empereur Charles a chargé le comte Spitzmuller de la formation du nouveau ministère. On ne connaît pas encore la raison de cette démission inattendue ; on suppose toutefois qu'elle est la conséquence de divergences de vues relatives à l'opportunité d'entamer des négociations de paix. — (Radio.)

LA LUTTE DES PARTIS EN AUTRICHE

Genève, 14 décembre. — L'importance des événements militaires et diplomatiques de ces derniers jours ne diminue en rien la violence de l'opposition des partis allemands et jeunes-allemands contre M. Koerber. Il est même assez singulier que la presse autrichienne ait pleine licence de la censure de s'exprimer à son gré au sujet du président du conseil et de ses adversaires.

Les attaques sont menées par deux députés allemands radicaux de la Bohême, Heine et Kummer. L'un et l'autre soutenus par de très nombreux parlementaires et

hommes politiques, soutiennent qu'il ne faut pas réunir actuellement le Parlement.

Dans le journal qui a fondé il y a quelque temps, les *Politische Tagesblätter*, Kummer accuse le président du conseil de tout mettre en œuvre pour faire paraître inapplicables les demandes des Allemands et de ne gouverner qu'avec les plus antiqués méthodes.

« Le président du conseil dont nous sommes affligés, écrit Kummer, dans le dernier numéro de son organe, manque de toute force politique créatrice et il cherche à dissimuler cette insuffisance en faisant passer en première ligne de ses préoccupations et des soins les menus événements de la journée. Comme d'autres prétent, lui gouverne l'Autriche à la petite semaine. » — (Ag. des Balkans.)

Si l'offre est rejetée...

Londres, 14 décembre. — On mande d'Amsterdam au *Daily Mail* que les agents allemands répandent des rumeurs sur les mesures de terrorisme qui suivraient le rejet par les Alliés de l'offre allemande.

Quatre cents sous-marins bloqueraient l'Angleterre et seuls les navires hollandais ne pourraient passer que s'ils transportaient du grain pour le gouvernement hollandais et s'ils étaient escortés par des navires allemands.

Des bombes remplies de germes seraient lancées sur Londres et de nouvelles inventions seraient employées contre les Alliés.

Toutes ces menaces ne semblent pas impressionner les Hollandais. — (Havas.)

L'Union Allemande

Genève, 14 décembre. — Le kaiser a passé la journée d'hier à Munich, rendant au roi de Bavière la visite qu'il lui a faite la semaine dernière au grand quartier général.

Les *Dernières Nouvelles de Munich* estiment que le fait que l'empereur, pour la première fois depuis la guerre, est venu à Munich et qu'il a choisi pour cela, précisément le jour où le chancelier a fait au Reichstag ses déclarations les plus importantes, doit être considéré comme la preuve voulue que, en cette circonstance, l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud sont unies.

On relève dans le même journal, le menu du déjeuner servi au château royal et inspiré par les jours de réclusion : viande, saumon, sardines, poissons, pomme de terre et salade, glace au chocolat. — (Havas.)

En Angleterre

CE QUE DIT LE « TIMES »

Londres, 14 décembre. — Dans son éditorial, le *Times* écrit :

« L'opinion publique s'est prononcée sur la note allemande avant qu'elle ait été remise officiellement aux gouvernements auxquels elle était adressée. Ce jugement est, croyons-nous, définitif et irrévocable. »

Partout, en dehors de l'Allemagne et ses satellites, les propositions de paix sont jugées comme une simple manœuvre politique.

« L'opinion des unionistes, libéraux, radicaux et travaillistes est absolument d'accord pour déclarer que la note et les commentaires du chancelier sur celle-ci ne présentent aucune base pour la paix. — (Information.) »

La Guerre Sous-Marine

UN BATEAU ESPAGNOL COULÉ

Madrid, 14 décembre. — D'après des nouvelles parvenues de Vienne on serait très inquiet sur le sort du vapeur espagnol *Palajo* qui était parti pour l'Angleterre avec une cargaison de fruits et dont on n'a plus reçu de nouvelles. On craint que le *Palajo* n'ait été torpillé. — (Radio.)

LA NOTE A PAYER

88 Milliards

Londres, 14 décembre. — Le premier objet inscrit à l'ordre du jour de la Chambre des Communes, à sa séance d'aujourd'hui, concerne le vote d'un crédit de 400 millions de livres sterling, les 14^e depuis le commencement de la guerre.

Le total voté jusqu'ici sera donc porté à 88 milliards 300 millions de francs.

M. Lloyd George sera peut-être suffisamment rétabli pour assister à la séance, mais il ne pourra probablement pas prendre la parole. On s'attend à ce qu'il fasse, mardi prochain, une déclaration précise, et sans doute aussi, à ce qu'il apporte la réponse au discours de M. Bethmann-Hollweg. — (Radio.)

Conférence technique des Alliés

Ce matin s'est tenue à 10 heures, au ministère des Affaires étrangères, la conférence technique des Alliés.

M. Clementel, ministre de l'Economie sociale, qui devait présider cette réunion, en a été empêché, retenu qu'il était au Conseil des ministres. Il assistera à la réunion de cet après-midi.

Les séances suivantes seront présidées par M. Danavary, directeur des affaires ad-

ministratives et techniques au ministère des Affaires étrangères.

Les délégués à cette conférence ont pour mission — en application des résolutions adoptées par la conférence économique des alliés qui eut lieu en juin à Paris — d'étudier et de préparer en commun les dispositions propres à unifier le plus possible la législation des pays alliés pour ce qui concerne les brevets d'invention, les indications d'origine, les marques de fabrique ou de commerce.

Les délégués doivent en outre élaborer un régime qui deviendrait applicable dès la cessation des hostilités aux inventions, marques de fabrique ou de commerce, aux œuvres littéraires et artistiques créées pendant la guerre en pays ennemis. — (Information.)

LA GUERRE

Communiqués

865^e JOUR DE LA GUERRE

Nuit sans incident

Communiqué d'Orient

L'artillerie ennemie a bombardé l'ensemble du front serbe et la ville de Monastir, causant quelques victimes dans la population civile.

Nos batteries ont efficacement répondu. Aucune action d'infanterie.

Sur le front oriental

Les Russes attaquent dans la région de l'Okna et de la Ludova, avec une violence inouïe. Voici comment les Autrichiens commentent ces attaques :

« Groupe d'armées Mackensen : En Valachie, les troupes alliées ont avancé jusqu'à la ligne Urzinecy Muzil. Plusieurs milliers de prisonniers sont amenés journellement. « Front de l'Archieviciu : L'activité agressive des Russes dans la région Ilmitrophe à l'ouest et au nord-ouest de l'Okna, n'a pas diminué hier non plus. L'ennemi a été partout repoussé. Un succès local, remporté par lui avant-hier, a été annihilé par nos contre-attaques. »

Sur la hauteur de Valupetna et au nord-ouest de ce point, l'adversaire a attaqué avec une violence extraordinaire dans la matinée d'aujourd'hui. A la poussée en masse, intervenue à une heure du matin sans la préparation d'artillerie, succédèrent, à 3 et 4 h., de nouveaux assauts, préparés par une forte commande. Grâce à la vigilance de notre infanterie et à l'excellente activité de l'artillerie, les colonnes russes se sont toutes effondrées devant nos obstacles et se sont enfuies dans leurs positions de départ.

Aussi dans la région de la Ludova et sur le Smotrek, plusieurs fortes attaques ont demeurées stériles.

L'ENNEMI MARCHÉ SUR BUZEU

Londres, 14 décembre. — Du *Times* : Les Roumains, avec leurs alliés russes, conservent toujours leur front intact dans leur retraite ; ils ont rallié de nouveaux effectifs en vue d'arrêter la poursuite ennemie. Cependant, ils ne sont pas encore capables d'offrir une résistance sérieuse aux deux armées de Mackensen, qui les pressent maintes fois de plus en plus. La ville de Buzeu, dont, d'après les dernières nouvelles, l'ennemi est proche, est un centre important de chemins de fer, où se joignent les lignes de la Bukovine et de la Russie méridionale. — (Information.)

EN GRÈCE

Salonique, 14 décembre. — La situation se serait aggravée. Athènes.

On s'attend à une énergique intervention des puissances de l'Entente qui se concertent en vue de prendre les mesures nécessaires et obtenir les réparations dues en raison des attentats du début de décembre.

Déjà toute communication est rendue impossible entre la Grèce et Corinthe, la Morée et l'Épire, grâce à la stricte surveillance des navires de guerre.

Les arrestations, les emprisonnements et les exécutions de militaires, laissent dans tout le pays occupé par les autorités et les troupes royales. — (Information.)

SILENCE !

Faites silence tous ! Vous le savez, il émettez tous les matins sur les événements des aperçus aussi ingénieux qu'indécents, laissez-nous. Plus que probablement, vous allez sortir des discours qui participeront de la bêtise et de l'ignorance.

Vous, le permissionnaire, qui causez avec ces civils, qui lisez ces journaux aux titres sensationnels, soyez calme. Les paroles, on ne sait parfois quel vent les pousse. Elles ne plus loin qu'on ne veut, elles partent telles des flèches, et blessent parfois, empoisonnées comme elles. Tais-toi, mon camarade. Tes souffrances ont parlé pour toi, toi.

Vous, le journaliste, silence ! Silence, vous qui pouvez tant sur l'opinion publique, que vous en êtes responsable pour une grande part, essayez en toute loyauté de songer à cette responsabilité.

Vous, les femmes, silence encore. Mettez vos points sur votre blanche.

Le Parlement et M. Briand

Les jours se suivent et se ressemblent

Hier la Chambre ; aujourd'hui le Sénat

La moralité d'un débat et d'un scrutin

Le ministère présidé pour la cinquième fois par M. Briand, remanié et resserré, s'est présenté hier devant la Chambre. Il a été interpellé par MM. André Tardieu, Viollette et Maginot. Il a obtenu la confiance ; mais cette confiance n'a été accordée que par 314 députés, alors que jeudi dernier elle l'était encore par 347.

Les partisans de la politique gouvernementale sont donc encore moins nombreux. L'opposition a maintenu fermement ses positions. Elle les aurait peut-être accrues, sans quelques fautes de tactique.

La conclusion du débat est très nette : M. Aristide Briand va voir grandir les difficultés. Il est difficile, sinon impossible, de gouverner en temps de guerre avec une opposition de 156 députés auxquels on peut ajouter les deux tiers des abstentionnistes.

Il n'est pas commode de prendre des décisions lorsque ces décisions ne pourront qu'aboutir à des interpellations. D'ailleurs, il faut se rendre compte que la majorité obtenue par le Gouvernement provient surtout de la présence dans le Cabinet de l'honorable ministre de l'Intérieur, M. Louis Malvy, dont l'action sur les groupes du parti radical est prépondérante, et qui vaut au ministère une centaine de voix. La présence de M. Albert Thomas dans le Cabinet lui assure encore une cinquantaine de voix.

Faites disparaître ces ministres, et vous pourriez juger de la force du ministère. Car même si les interpellateurs d'hier, dont on ne peut nier le talent, M. Tardieu et M. Maginot, membres des groupes modérés, n'étaient pas des opposants et n'avaient pas derrière eux une soixantaine de députés, il y aurait toujours, pour des raisons dif-

férentes, 110 députés des groupes socialistes, radicaux et républicains socialistes pour voter contre le cabinet.

Donc, le gouvernement voit se dresser devant lui des obstacles. Les vaincra-t-il ? Diminuera-t-il sa minorité ? Convaincra-t-il le Sénat ? Ce sont les questions qui se posent. Pour nous, disons encore une fois qu'il faut que la France ait un gouvernement de démocratie, qui sache prévoir, sache écouter et sache surtout ne pas laisser passer l'heure des résolutions pour donner satisfaction à l'événement que tout le monde attend...

AU SENAT

M. Briand, hier, a obtenu à la Chambre une majorité encore respectable. L'opposition groupée contre lui, bien que très importante en raison des circonstances, peut lui paraître insuffisante pour l'obliger à quitter le pouvoir. Cependant, lors de la proclamation du scrutin, des cris de : « démission ! » se sont fait entendre.

M. Briand ne démissionnera pas à la suite du vote de la Chambre. Mais il comparait aujourd'hui devant le Sénat. A-t-il se trouve en présence de forces redoutables. D'une part, M. Clemenceau qui a écrit fort justement que « si la France veut continuer la guerre, elle ne peut avoir à sa tête qu'un gouvernement de guerre ». D'autre part, M. Perrot, qui même dans le *Radical* use campagne des plus vives contre le Président du Conseil, n'épargnerait pas les critiques au Cabinet resserré.

Il est possible que le Sénat ne se prononce pas aujourd'hui par un vote précis. En effet, on prête à sa commission de l'armée l'intention de demander la réunion des sénateurs au Comité secret, pour discuter avant tout la marche générale des opérations. Le Comité secret au Sénat aurait à coup sûr une bonne influence, pendant laquelle nous aurions un gouvernement dont nous ne saurions même pas à la confiance de la majorité des deux Chambres.

C'est regrettable. Mais on comprend que les sénateurs désirent avoir des précisions et que celles-ci ne puissent être facilement apportées en séance publique. Il faudra donc attendre qu'on ait statué au Luxembourg, comme on a statué hier à la Chambre.

A LA MANIÈRE DE...

Au fil de l'eau...

Il est des sujets qui ne sont pas interdits qu'à la presse. Hier, M. Briand a refusé de discuter devant la Chambre les interpellations qui visaient particulièrement le ministre des affaires étrangères ; il s'est opposé, notamment, à toute discussion de son rôle dans les événements de Grèce.

Je ne voudrais pas qu'on établisse un rapport trop étroit entre ce préambule et les lignes qui vont suivre. Je tenais seulement à marquer que le journaliste a toujours à craindre les sévérités d'une censure ignorante, et il n'était pas inutile de bien marquer que ce texte ne contient pas la moindre allusion.

Telle quelle, voici l'histoire, ou plutôt, voici le mot :

On parlait l'autre jour, dans un salon parisien — car il y a encore des salons à Paris — des affaires d'un pays que je ne désignerai pas pour m'effaroucher et ne contrister personne ; je puis même préciser qu'il ne s'agit ni d'un allié, ni d'un neutre. L'on vantait les qualités d'un éminent diplomate qui malgré quelques récents accidents, a manifesté bien souvent sa science parfaite de l'intrigue.

Or, un diplomate français, et pas un des moins, on lui doit une admiration obligatoire, laissa tomber ces mots :

— Peuh... oui, un grand homme peut-être ; en tout cas, un bon fonctionnaire, un très bon fonctionnaire...

Et comme on faisait cercle autour de lui, quelqu'un lui demanda :

— Quoi, vous n'avez pas l'air convaincu ? Mais pourtant, sa politique est vraiment supérieure...

— Oui, oui, je sais, dit encore l'émiment grise de nos affaires étrangères. Sa politique est, en fait, tout à fait particulière. On pourrait la définir d'un mot : c'est la politique du chien crevé...

Un peu déconcertés, les assistants demandèrent des explications ; notre homme voulut bien les donner.

— Mais oui, précisa-t-il, la politique du chien crevé ; vous savez bien, ce chien qui, le ventre ballonné, les pattes raidies, s'accrochant de ci, de là, renvoyé d'une rive à l'autre, arrêté par l'arche d'un pont, s'en va très loin vers la mer, au gré du courant...

La politique du chien crevé ! Notons le

mot comme un symbole : le symbole d'une politique qui n'est pas à conseiller. C'est justement cette politique-là dont la France ne veut pas. Jamais elle ne la pardonnerait aux diplomates ou aux chefs d'Etat, dont l'indolence pourrait s'y complaire.

Jean COLDSKY.

POLITIQUE Révolutionnaire

Le Ministère, la Chambre et les Groupes

On s'est plu à parler avec dédain des exemples d'activité patriotique et de fermeté républicaine que nous ont laissés les conventionnels.

On a pu dire que l'habitude d'évoquer les souvenirs de 93 et de vouloir qu'on s'en inspire, c'est une manie ridicule, — le « romantisme révolutionnaire », — ridicule assurément fort inélegant pour des républicains, puisqu'il est condamné par l'École royaliste des Marquises et par tous ceux des réactionnaires qui s'imaginent faire de la politique scientifique en agitant des grimoires falsifiés, et en citant à tout propos les pamphlets de Taine contre la Révolution.

Les républicains n'ont pas tous battu en retraite devant cette offensive de péda-

nts. Il s'en trouve pour refuser d'aller refaire leurs classes à l'école du soir ouverte par les monarchistes, et réapprendre l'histoire de leur parti en suivant les cours que le R. P. Loriguet a institués pour les catéchumènes de la nouvelle Eglise césaro-positiviste.

La Convention garde des admirateurs et, en dépit de ses détracteurs, des disciples.

Non point des imitateurs serviles, de ces intelligences molles et de ces caractères passifs, gens qui se croient, parce qu'ils substituent une tradition à une autre, éternellement dispensés de tout effort personnel, de toute initiative réfléchie.

Ceux des parlementaires de l'opposition que l'édacteur politique de la *France* appelle fort justement « les révolutionnaires », recueillent, à la vérité, les exemples donnés par la Convention, mais sous bénéfice d'inventaire. Ils soumettent à leur critique les leçons que nous laissent les hommes hardis qui ont réprimé l'insurrection royaliste et



EDMOND DE GONCOURT

Bon appétit Messieurs des Goncourt!

Les joies savantes d'Epicure préparent agréablement aux conversations de l'esprit. La douce béatitude qu'infuse dans les cerveaux les mets bien accommodés qu'une divine liqueur arrose, est propice aux sages discours, aux jeux aimables de l'intelligence.

Nos académiciens des Goncourt goûteront, vendredi, à ces joies stimulatrices et ouvriront le Code de Brillat-Savarin pour y lire les lois de la bouche.

Puis, entre la poire et le fromage, ils se concerteront, discuteront et voteront. Deux noms sortiront des urnes, deux noms d'écrivains — et d'écrivains-soldats.

Aucun écrivain civil ne brigue les honneurs d'une élection réservée aux seuls Agrippa d'Aubigné de l'épopée monstrueuse.

Et il le génie de Dante, quel poète de l'arrière-oreille se mettre en ligne avec des talents rehaussés de blessures de guerre?

Loïn de nous la pensée de prétendre que nos équilibrés « Goncourt » mettront dans la balance, à côté de l'œuvre littéraire, le poids de la bravoure et du courage.

Malgré tout, nous n'écartons pas le soupçon que de telles qualités ne constituent des « handicaps » pour cette épreuve que l'on pourrait nommer :

Les courses de Goncourt (obstacles, 5.000 fr.).

S'il nous était permis de souffler notre humble idée aux sages du jury, nous proposerions d'attribuer le prix réservé l'année dernière, au candidat qui apporterait le maximum de citations à l'ordre du jour.

Ainsi, à côté du prix destiné à récompenser l'œuvre littéraire, nous aurions le prix de courage et de vertu guerrière.

Et tout le monde serait content...

Quoi qu'il en soit, les œuvres en ligne sont toutes d'une réelle valeur. Elles nous révèlent une jeune génération d'écrivains, dont quelques-uns ont leur place désignée parmi les meilleurs de l'époque.

Nos lecteurs en pourront juger par les pages que nous donnons plus loin.

Victor BONNANS.

Dans notre prochain numéro à 4 pages on trouvera une page illustrée sur La S.F.I.O.

On lit le BONNET ROUGE tous les jours Le jeudi, on le garde

L'Académie des Goncourt

L'Appel du Sol

Un don d'éducation remarquable, un style simple, pur, solide, un caractère de Bertrand un certain remarquablement douloureux et qui mérite de prendre place parmi les meilleurs de la jeune génération.

Le boyau que Fabre faisait croquer sous la mitraille fut percé. On occupa l'enlèvement. Du reste, il n'était plus attaqué, faute de combattants.

Le capitaine de Quéré, qui commandait les deux compagnies, vint se rendre compte de la situation. Onze heures. Il fallait être prêt. Fabre avait les traits crispés et tendus. Quant à Vaissette, il était absolument noir, noir de poudre, de la tête aux pieds; les raies de sueur creusaient des rides blanches sur son visage. Des plaques de sang avaient jailli sur sa vareuse et sur sa figure.

Autour de l'enlèvement, Angelli courait en gémissant, uniforme déchiré, échaoué de sang. Il enjambait les morts et les blessés, qui ne l'arrêtaient pas dans sa course interminable. Il riait d'un rire éperdu.

Vaissette revint à lui. L'avalanche grondait sur la terre et l'air. Mais le moment de l'attaque approchait. Chacun le sentait, en éprouvait l'horreur sacrée. L'oreille s'était si bien habituée au fracas des détonations qu'on pouvait s'entendre parler.

Le capitaine de Quéré cria : « C'est onze heures trente. J'ai l'heure du commandant. Réglez vos montres sur la mienne. A midi, sans ordre nouveau, le déclenchement. »

Il était d'un calme souverain. Il étirait les mains de Vaissette et de Fabre. Ils sortirent du boyau de commandement. Mes amis, vive la France !

Les chasseurs ne tenaient plus en place. Une agitation fébrile remplaçait leur acceptation stoïque, comme si un démon se fût comparé d'eux. Ils regardaient, par-dessus le parapet, le terrain d'attaque, où nos obus s'élevaient encore des colonnes de terre et de fumée.

Comme c'est petit, pensa Lucien, ce court espace à franchir ! Qui de nous deux y arrivera le premier ?

Il se pencha vers le boyau de commandement. Ils parurent une bouteille de champagne, comme s'il se fût agi d'un exercice de gymnastique.

Plus que vingt minutes... Vingt minutes encore pour voir le soleil qui déchirait les nuages, pour se remuer, pour entendre la vie et les explosions. Les brancardiers étaient servis dans le boyau de commandement. Cela fit trembler les hommes. Ils avaient mis d'instinct leur bafennette au canon. Ils étaient plus calmes. On sentait un grand soulèvement aller passé sur tous.

Il était temps. Lucien serra la main de Vaissette. Ils se regardèrent : on n'échange pas deux fois dans une vie de pareils regards. Il quitta son ami pour se porter en tête de la première section.

Les chasseurs étaient correctement alignés dans la tranchée. Qu'ils sont beaux ! murmura l'officier.

Rien que le gratin à monter, et l'on serait sur le glacis. La rage de notre artillerie tournait à la démence. L'air tremblait. L'atmosphère défilait.

Les canons allemands mugissaient. Des mitrailleuses envoyaient une pluie de balles, qui rasaient le sol. Comment pourrait-on sortir ? Ce n'était plus un bourdonnement, mais un sifflement de milliers de reptiles.

Le lieutenant Fabre eut l'audace de monter sur le marchepied de départ. Tout son être s'éleva, s'éleva, s'éleva. Il fut saisi d'admiration. Livide d'émotion, il contempla le capitaine de Quéré : debout sur le glacis, immobile, appuyé sur sa canne, celui-ci faisait courir au cœur de ses hommes, par son exemple, un immense frisson.

Mit... Pour l'assaut ! cria Lucien. Faites passer... En avant !

Le Chass'bi

Une suite d'apures touchées à coups de pioceux avertis, de ci, de là... Des notes, des impressions saisies à la hâte, « au bon moment », qui se complètent les unes les autres et forment un tout parfait.

Le dialogue enlevé « comme ils partent les uns de la vie à ces pages d'un intérêt toujours égal. »

Et tout cela sur fond de poésie, cette poésie sensible, colorée, délicate d'André Salmon.

Minute bientôt. Le vent des grosses marmites 105 et 220 a deux fois défilé la pelote de laine. C'est notre « s'élève notre canne. Nous sommes douze chasseurs, en armes, le fusil entre les jambes, à croquer sur la paille, la tête reposée à la dure sur nos sacs montés.

Malheureux tout de même d'avoir tenu là-dedans quatre-vingt-dix jours, pas un de moins et d'y crever un soir de relève !

— On la fera pas, la relève. — C'est bien ce que je veux dire. Ecoute ! — C'est tombé sur le blockhaus. Chut !... Ça, c'est pour la barricade.

— Non. C'est sur le quatrième. — Ferme la porte, bon sang ! Tu vas nous faire péter.

Le bombardement était dur depuis l'aube, furieux, s'est soudain apaisé. Un silence. — Ça serait-il fini ?

La porte s'ouvre. Des fantassins paraissent. — Salut, les gars ! — Ah ! les biffins ! — On vient vous relever, les chass'bis ; ça n'a pas été sans peine.

— Vous avez du monde d'abîmé ? — On sait pas. Et chez vous ? — On sait pas. Ah, vous les gars ! — Au revoir, les gars, et bonne chance ! — C'est-il que vous allez ? — On sait pas.

— Oh ! ça y est... Eternellement et stupéur : « Est-ce bien vrai que je vis encore ? » On se souvient maintenant d'avoir vu, parmi les leurs rouges des éclatements, des fantômes de camarades s'abattre sur le sol noir :

Reformez-vous en colonne par deux, crient les officiers. Mais où sont donc ces tranchées ? Le sol n'est que chaos : des amas de terre et de trous ; quelque chose remue dans l'un d'eux. Bourru rebêche là-dedans, c'est le camarade qu'il vient relever ; il paraît complètement abattu.

Et quoi ! va-t-il ne vois pas que je viens te remplacer ? Allez, fiche le camp ! Le soldat, dont on ne voit que les yeux blancs, semble hésiter à sortir du trou qui le protège depuis des heures. Enfin, il part comme un fou, et pourrait les obus ne tombent pas en ce moment.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

Le Miracle du Feu

Un roman habilement construit. L'auteur possède toutes les qualités pour faire un bon roman. Le Miracle du Feu diffère de la plupart des ouvrages inspirés par la guerre en ce qu'il est autre chose qu'une suite d'impressions. C'est un roman à part.

Le roman psychologique s'y développe, primordial. La guerre n'est plus qu'un cadre à l'étude d'un caractère.

Les rafales étaient devenues moins fréquentes. Nous progressions par bonds plus longs, moins rapides, dans un sentiment de sécurité relative. L'attention se relâchait... — Couchés ! A nous !

Cette explosion épouvantable, tout près, tout près, sur notre gauche !... Une lueur, un vent fouettant !... Je vis Bouquet porter la main à son képi... un morceau de visière arraché ! Et Bouquet geulait :

— On en tient ! — Me soulevant, je jetai : — Il y a quelque chose ? — Oui ! — La bourrasque n'était pas passée. N'importe, je courus. Un homme se tordait sur le sol.

— L'g blanc ! fil Judsi. — Ou est-il touché ? — Au bidé ! — Le malheureux, à demi-retourné, recroquevillé sur le sol, et j'en eus les entrailles de ses deux mains enfoncées dans un trou de sa capote ; à un mouvement qu'il fit pour écarter son fusil, on les aperçut toutes sanglantes. Je fus pétrifié d'horreur, exactement comme ce soir où j'avais vu relier un enfant de dessous un tramway.

Mais, tous les regards, tendus vers moi, Donnadieu, il est de votre escouade ? Le caporal ne répondit pas, la face marbrée, la sueur au front.

— Il faut... lui retirer ses cartouches ! L'autre hésita, puis se pencha avec une répugnance affreuse, mit la main sur les cartouchières du blessé ; il eut peine à les ouvrir, car ses doigts tremblaient.

Blanchet s'abandonnait ; ses yeux se ternissaient. Il eut cependant la vertu de se ramasser sur le côté, afin de permettre de dégager sa misette, qu'on vida aussi.

Vite ! Donnadieu ! répétait-il. Donnadieu murmura : — Dites, sergent, on va pas le laisser comme ça ?

Je lus dans ses yeux l'obscur espoir de s'altérer, de se dérober... — Marchons ! Rejoignons ! m'impatientai-je.

Puis, moins durement : — Les brancardiers vont venir. Ils ne sont pas loin ! — Je me penchai sur le blessé :

— Vous entendez, mon vieux, hein ? — Il me jeta un regard poignant, sans mot dire. Je balbutiai :

— Ça ira mieux ! Au revoir ! — Et, me redressant, plus énergique : — En route, nous autres !

On me suivait. Mais il y eut quelques minutes pénibles. — Un père de famille ! souriait Simon, son camarade de combat.

Notre colonne s'allongea. Je pressai les retardataires : — Allons, Donnadieu, Trichet !... — On fut dévalant vers la rivière. On fut surpris par une odeur singulière flottant dans l'air ; félicité qui choqua parmi cette campagne harmonieuse, dorée par l'été.

— Des machabées ! — En effet. — Il m'avait presque que des Allemands, parmi ces formes gisant dans l'herbe. Une hécatombe, des rangées de corps qu'il faut, pas pleines, enjamber. Quand étaient-ils tombés là ? La veille ou l'avant-veille, sans doute. Empestant déjà, en tout cas !

On se montra des corbeaux, volant ou perchés, croassant. Par instants, on eût dit... devant une infection spéciale... Des masses de chairs ballonnées, des ventres difformes, grotesquement juchés sur des jambes raidies. C'étaient des dépouilles de chevaux tués.

Pouah ! Je ne pensais qu'à me boucher le nez. Les hommes semblaient moins dégoûtés, intéressés, au contraire, qu'un moment amis presque. Lamalou eut un mot ignoble, renouvelé, je crois de Sylla : — C'est du Boche ! Ça sent bon !

— Serons, serons, les trainards !

— Mourir comme ça ! Tout de même, c'est aller chercher nos babillards sous le feu, ça n'a pas été sans peine.

— Vous avez du monde d'abîmé ? — On sait pas. Et chez vous ? — On sait pas. Ah, vous les gars ! — Au revoir, les gars, et bonne chance ! — C'est-il que vous allez ? — On sait pas.

— Oh ! ça y est... Eternellement et stupéur : « Est-ce bien vrai que je vis encore ? » On se souvient maintenant d'avoir vu, parmi les leurs rouges des éclatements, des fantômes de camarades s'abattre sur le sol noir :

Reformez-vous en colonne par deux, crient les officiers. Mais où sont donc ces tranchées ? Le sol n'est que chaos : des amas de terre et de trous ; quelque chose remue dans l'un d'eux. Bourru rebêche là-dedans, c'est le camarade qu'il vient relever ; il paraît complètement abattu.

Et quoi ! va-t-il ne vois pas que je viens te remplacer ? Allez, fiche le camp ! Le soldat, dont on ne voit que les yeux blancs, semble hésiter à sortir du trou qui le protège depuis des heures. Enfin, il part comme un fou, et pourrait les obus ne tombent pas en ce moment.

On n'est pas sûr. On voit bien que c'est un secteur tranquille, tel, il y a encore des lambeaux de prairies non bouleversés. Il reste même un réseau de fil de fer. En avant et à gauche, s'élève une colline d'où les observateurs d'artillerie guettent sans doute ; ils vont remuer, le tir d'artillerie se déclenche.

Le Poète assassiné

En gerbes folles, en prismes délicats, de la fantaisie éblouissante et neuve. Les vers : des bijoux de lumière épars sur un tapis d'azur.

L'auteur : un poète, un vrai Poète.

Et le canonnier ressuscité suivit le brigadier masqué ; ils arrivèrent à l'église des Carmes et prirent le chemin d'Uzès, qui menait aux casernes.

Ils entrèrent, traversèrent le cour d'honneur, allèrent derrière les bâtiments jusqu'au par-oh, s'élançant appuyé contre la porte gauche d'un 75, le brigadier démasqua soudain, et le poète ressuscité vit devant lui tout ce qu'il voulait savoir, tout ce qu'il voulait voir.

Dans de grands baysages de neige et de sang, il vit la dure vie des fronts ; la splendeur des obus éclatés ; le regard ébloui des gueuleurs épuisés de fatigue ; l'infirmité d'un colonel d'infanterie attendant avec impatience la lettre de son amie ; le chef de section prenant le quart dans le nuit couverte de neige ; le Roi-Lune flottant au-dessus des tranchées et craill, non pas en allemand, mais en langue française :

« C'est à moi de lui enlever la couronne que j'ai donnée à son grand-père. » — En même temps, le jetait de petites bombes pleines d'angoisse et de folie sur les régiments bavarois ; dans le corps des Galibaudiens, Giovanni Maroni recevait une balle dans le ventre et mourait en pensant à sa mère Attilia ; à Paris, David Baker tricotait des passe-montagnes pour les soldats et lisait l'Écho de Paris ; Viersholm Tigoboh, à cheval sur le porteur d'arrière, coubaissait une voiture-canou belge vers Ypres ; Mme Muscadé soignait les blessés dans un hôpital de Caures ; le fopole Paponal était sergent-fourrier dans un dépôt d'infanterie à

Lisieux ; René Dalize commandait à une compagnie de mitrailleuses ; l'oiseau du Bénin camouflait des pièces d'artillerie lourde ; à Ispeny, en Hongrie, un petit vieillard élégant se suicidait devant l'autel où repose la chaise de sainte Adorata ; à Vienne, le comte Polaski, dont le château est aux environs de Cracovie, marchandait, chez un brocanteur, un singulier masque en forme de bec d'aigle ; le feldwebel James Irbeck ordonnait à ses hommes de massacrer un vieux prêtre ardennois et quatre jeunes filles sans défense ; le vieux ventriologue comique Chistam Borow allait donner des séances dans les hôpitaux de Londres pour distraire les blessés. Et les obus éclataient en gerbes merveilleuses.

Puis le poète ressuscité vit les mers profondes des sous-marins, les flottes redoutables. Il vit les champs de bataille de la Prusse orientale, de la Pologne, le calme d'une petite ville sibérienne, des combats en Afrique, Anzac et Sedai-Bar, Salonique, l'élégance dépeuplée et infiniment terrible de la mer des tranchées dans la Champagne pouilleuse, le sous-lieutenant blessé que l'on porte à l'ambulance, des joueurs de base-ball dans le Connecticut, et des batailles, des batailles ; mais, un moment où il allait voir la fin de tout cela et ce qu'il avait surtout le désir de connaître, le brigadier remit son masque aveugle et dit, avant de s'en aller :

« Canonnier, vous avez manqué à l'appel. Vous êtes porté manquant. »

Et le front s'illumina, les hexagones roulaient, les fleurs d'acier s'épanouissaient, les fils de fer barbelés maigrissaient de désirs sanglants, les tranchées s'ouvraient comme des fenêtres devant les mâles.

Tandis que le poète contait les obus mûluer au-dessus des hypogées que creusaient les soldats, une dame merveilleuse caressait son collier d'hommes attentifs, ce collier sans égal, rivière panthéonique qui ruisselle de feu, sans bruit, sans bruit.

Et les chevaux de frise écumaient sous la pluie.

O glauque jour, où va le régiment des sites.

O tranchées, sœurs profondes des mitrilles.

Venu à cheval jusqu'aux lignes, avec une corvée de rondins, et enveloppé de vapeurs asphyxiantes, le brigadier au masque aveugle souriait amoureusement à l'avenir, lorsqu'un éclat d'obus de gros calibre le frappa à la tête. D'où il sortit, comme un saug pur, une Minerve triomphale.



JULES DE GONCOURT

Le Feu

Cette œuvre nous révèle un grand écrivain, un maître écrivain. Dans Barbusse, l'auteur se double d'un témoin. Les mètres de ceux qui s'affrontent les uns les autres, qui montent le quatre sténographique ont trouvé en lui un peintre puissant, épris de vérité.

Russi Anastasie a-t-elle tué tant de pages émouvantes ! L'œuvre de Barbusse nous semble la plus belle, la plus parfaite que la guerre ait inspirée. Il paraît d'ailleurs presque certain que c'est à elle que reviendra le Prix Goncourt.

Paradis, hanté, promenant sa main sur la largeur du paysage indifférent, fixe, et répétait sa phrase : — C'est ça, la guerre... Et c'est ça partout. Qu'est-ce qu'on est, nous autres, et qu'est-ce que c'est, toi ? Rien du tout. Tout ça qu'il vois, c'est un poème. Dis-toi bien qu'il y a ce poème d'un trou mille kilomètres de malheurs pareils, ou à peu près, ou pires.

— Et pis, dit le camarade qui était à côté de nous, — et qu'on ne reconnaît pas, même à la voix qui sortait de lui — demain ça recommence. Ça avait bien commencé avant hier et les autres jours d'avant !

Le chasseur, avec effort, comme s'il déchirait le sol, arracha son corps de la terre où il avait moulé une dépression semblable à un cratère sténant, et il s'assit dans ce trou. Il cligna des yeux, assés sa figure froncée de vase, pour la nettoyer, et dit :

— On s'en tirera cette fois-ci encore. Et qui sait, p'têt' que demain aussi on s'en tirera ! qui sait ?

Paradis, le dos plié sous des tapis de terrain et de glaise, cherchant à rendre l'impression que la guerre est insupportable, et incommensurable dans le temps et l'espace.

— Quand on parle de toute la guerre, songeait-il tout haut, c'est comme si on ne disait rien. Ça étouffe les paroles. On est là, à s'garder ça, comme des espèces d'aveugles...

Une voix de basse roula un peu plus loin : — Non, on n'peut pas s'figurer. A cette parole un brusque éclat de rire se déclara.

— D'abord, comment, sans y avoir été, s'imaginer-on ça ? — Il faudrait être fou ! dit le chasseur.

Paradis se pencha sur une masse étendue, répandue à côté de lui. — Tu dors ?

— Non, mais j'boûge pas, barbola aussitôt une voix étouffée et terrorisée qui sourdait de la masse, comme d'une troue linéaire si épaisse et bossuée qu'elle semblait pleine. J'avais l'air ; j'crois qu'il y a l'avenir crevé. Mais j'en suis sûr, et j'ose pas l'avouer.

— On va voir... — Non, pas encore, dit l'homme. J'voudrais rester encore un peu comme ça.

Les autres ébauchaient des mouvements en clapotant, se traînant sur les coudes, rejetant l'infamelle couverture piteuse qui les couvrait. La paralysie du froid se dissipait petit à petit, mais la chaleur était encore bien que la clarté n'eût progressé plus sur la grande mare irrégulière où descendait la pluie. La désolation continuait, non le jour.

— Taurus beau racontier, s'pas, on l'croira pas. Pas par méchanceté ou par amour de s'ficher d'eux, mais parce qu'on n'peut pas. Quand tu diras plus tard, si t'encore vivant, pour placer ton mot : « On a fait des travaux d' nuit, on a été somnés, pis on a manqué s'enliser », on répondra : « Ah ! » ; p'têt' qu'on dira : « Vous n'avez pas dû rigoler tout pendant le moment de l'affaire. » C'est tout. Personne ne saura, n'y aura qu' toi.

— Non, pas même nous, pas même nous ! s'écria quelqu'un.

— J'dis comme toi, moi : nous oublie-

Jehan des Vignes-Rouges

Bourru, Soldat de Vauquois

Ce joli pseudonyme dissimule la personnalité du capitaine Tabouray.

Jehan des Vignes-Rouges écrit le capitaine Tabouray se bat... l'œuvre recherche une gloire différente : l'un dans les durs combats, l'autre dans la littérature.

Le soldat Bourru, une âme fruste, un peu mystique, qui ressent avec une sensibilité de simple, sans pousser au delà d'une logique concrète l'analyse de ses sensations.

Un paysan candide qui fait de l'épopée comme il faisait les semences, en définitive, très humain.

Alors, vrai ? Vous voulez que je vous montre les scènes de guerre telles qu'elles sont ? Vous avez le droit, prétendez-vous, de regarder de loin, sans transparent rose devant, les brutalités de la guerre que les polius affrontent de près. Ainsi, votre admiration montera à hauteur des vrais mérites des combattants.

C'est Bourru qui est content de vous entendre ! Justement, il a encore une toute petite phrase qu'un civil, affectueux, d'ailleurs, vient de lui écrire : « Alors, quoi ? rien que de petits bombardements dans votre secteur ? Pas d'attaques à la batonnette ? Tant mieux ! Vous êtes à peu près tranquilles, alors. » Et Bourru, réveillé, évoque un de ces « petits bombardements ».

Une nuit obscure. La compagnie marche vers un point du secteur où l'on s'attend à une attaque nocturne. Tout à coup on sort des bois : devant soi, une plaine sombre, au milieu de laquelle semble s'élever une muraille de feu ; l'artillerie ennemie fait là un tir de barrage.

Notre position est simple, disent les officiers : aller occuper les tranchées en avant du barrage, et y rester coûte que coûte.

Intéressante d'attente une acclame pour traverser la zone battue, il n'y en a pas. — En avant ! on ligne sur un rang, pas de course !

Chaque force, avec l'impression qu'il y a à ébranbler la tête contre un mur. Eclatements, tremblements du sol, sifflements dans l'air, fumée, demi-asphyxie, culbute dans les antennes, course folle, pas une pensée dans les esprits, rien qu'un instinct : celui de mourir.

maine. Enfin, on redévoit homme. Veine ! les obus ont tapé en avant et en arrière de la tranchée, au moins à deux ou trois mètres.

— Zut ! s'écrie Ringaet avec consternation, un éclat a enlevé ma gamelle de dessert mon sac, et j'avais ma provision de tabac dedans.

On rit, on n'a pas peur, pensez donc ! la rafale meugle au moins à deux cents mètres de là, maintenant. Mais voilà qu'elle revient là. Nouvel aplatissement au fond du trou. Cette fois, un éclat a enlevé la calotte crânienne d'un soldat. On voit sa cervelle aussi bien que celle des bonshommes en cire dans les musées anatomiques. Sans un mot, on attend la rafale suivante.

— Oh ! là, là, gémit un homme, je suis blessé ! En effet, un masque de sang s'est posé sur son visage.

Peut-être comprenez-vous mieux qu'un soldat peut avoir quelques petits mérites sans

Nous nous... Nous oublions déjà, mon... Nous en avons trop vu ! — Et chaque chose qu'on a vue était trop.

POILU vent et sans famille, serait heureux de trouver une marraine. Poyot, R. G. A. service général militaire. Au Bonnet Rouge, 142, rue Montmartre.

MARCHEL LOGIS, en traitement à Sannois, serait heureux de trouver une marraine. M. Guyon, hôpital auxiliaire 269, Sannois (S.-et-O.).

POILU vent et sans famille, serait heureux de trouver une marraine. Poyot, R. G. A. service général militaire. Au Bonnet Rouge, 142, rue Montmartre.

POILU vent et sans famille, serait heureux de trouver une marraine. Poyot, R. G. A. service général militaire. Au Bonnet Rouge, 142, rue Montmartre.

POILU vent et sans famille, serait heureux de trouver une marraine. Poyot, R. G. A. service général militaire. Au Bonnet Rouge, 142, rue Montmartre.

Grand Concours des Lois Sociales

Organisé par "Le Bonnet Rouge" SOUS LE PATRONAGE DE :

Table listing names and titles of patrons: Léo BOUYSSOU (Député des Landes), J.-L. BRETON (Député du Cher), Victor DALBIEZ (Député des Pyrénées-Orientales), Pierre LAVAL (Député de la Seine), etc.

RÉSULTATS COMPLETS et définitifs

Table of results for various social laws, including 'Les Pensions en faveur des veuves', 'La nationalisation des mines', etc., with corresponding number of voters.

Lire JEUDI PROCHAIN irrévocablement La Liste des Gagnants

PETITES ANNONCES

PERSONNE seule cherche, 5 arrondissement, chambre meublée avec cuisine confort. 60 fr. par mois. Ecr.: Boullard, 17, boulevard Montparnasse.

bonde qui, pour avoir causé deux minutes avec un ingénieur bohème et sans le sou, lui vint son existence, son âme, et lui abandonnera même son corps s'il insistait un tantinet ?

L'ATHÈNEE vient de reprendre Je ne trompe pas mon mari, de MM. Georges Feydeau et René Pétrot.

CE SOIR Théâtres OPÉRA — 8 h. Samson et Dalila. COMÉDIE-FRANÇAISE — 8 h. La Course du Flambeau.

CADET-ROUSSELLE, 17, rue Caumartin (Tel. 37-10). — Les Chansonnières. CONCERT SONGA. — 8 h. 30 Concert.

Les Planches LES PREMIÈRES

THÉÂTRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ

MLETTE Comédie en 3 actes, de M. DARIO NICODÉMI Une longue œuvre motivée par des complications diverses. Puis, un directeur élevé au rôle de séquestre qui redonne à l'acteur et au théâtre municipal de la Gaîté le change de répertoire.

Et c'est là que l'imaginative de M. Pierre Decourcelle qui peut rivaliser. Mais, ou l'auteur des Mystères de New-York et autres romans, dont le poids l'emporte sur la valeur, est infériorisé, c'est sur l'attrait du dialogue.

AU THÉÂTRE ANTOINE, nous voyons dans le mysticisme déconstruit de l'Opéra que M. Paul Claudel dit écrire un jour spleen, un jour où il en voulait au public frivole des salles de spectacle.

Music-Halls - Concerts - Cabarets FOLIES-BERGERE. — 8 h. 15. L'Archiduc des Folies Bergère.

CADET-ROUSSELLE, 17, rue Caumartin (Tel. 37-10). — L'actualité. Avec des couplets sur mesure.

Tous les Sports

Préparation des jeunes classes en 1916. — U. S. T. F. L'Union des Sociétés de Tir de France rappelle que ses séances de tir de longue portée pour les jeunes gens des classes 1916 et 1917, sont absolument gratuites.

On croirait à un roman bougeoisement à l'acte — ainsi que se plaisait à l'écrire pour le retour de Lucien Guity dans un théâtre de Paris.

Et, pour M. Dario Nicodemi, qui avait écrit une œuvre sans prétention, assume l'importante responsabilité de la réserver pour le retour de Lucien Guity dans un théâtre de Paris.

Le colonel Lorillard est venu, mardi, à l'Opéra, remettre officiellement la Croix de guerre à M. Jacques Blanchard, secrétaire de la direction, gravement blessé au début de la campagne.

CADET-ROUSSELLE, 17, rue Caumartin (Tel. 37-10). — L'actualité. Avec des couplets sur mesure.

CADET-ROUSSELLE, 17, rue Caumartin (Tel. 37-10). — L'actualité. Avec des couplets sur mesure.

Imprimerie spéciale du Bonnet Rouge 18, r. N.-D. des Victoires, Paris (2e)